

COntEXTES

Revue de sociologie de la littérature

Prises de position

Belle gueule d'Edouard ou dégoût de classe ?

JÉRÔME MEIZOZ

Entrées d'index

Mots-clés : Edouard Louis, Pierre Bourdieu, Didier Eribon, roman de transfuge, misérabilisme

Texte intégral

- ¹ *En finir avec Eddy Bellegueule* (Paris, Seuil, 2014), roman d'Edouard Louis, renvoie à une expérience autobiographique légèrement transposée. Fils d'une famille nombreuse de Picardie, d'un milieu guetté par la misère, de père alcoolique et sans travail, l'auteur a fui sa ville d'origine et publie sous un pseudonyme qui inaugure sa seconde vie. Le parcours de l'enfant pauvre jusqu'à la découverte libératrice des livres et du savoir en donne le point de fuite. Désormais étudiant boursier à Paris, Edouard Louis relate la misère économique, culturelle et morale dont Eddy Bellegueule est issu. Dans ce milieu populaire exaltant la virilité sous toutes ses formes, il découvre sa propre condition homosexuelle, qui lui vaut insultes et même violences. Elève de Didier Eribon à Amiens, Louis dit avoir été bouleversé par la lecture de *Retour à Reims* (2009). Eribon y rend aussi compte d'une expérience de transfuge social (l'accès d'un enfant des classes populaires à l'excellence académique) doublée de la découverte de sa propre homosexualité.
- ² Le roman se compose de courts chapitres dont les titres rappellent ceux de *L'Enfant* (1878) de Jules Vallès : « Les manières », « Au collège », « Les histoires du village », etc. La vie familiale et sociale y est relatée sous forme de scènes voire de *sketches* (s'ils n'étaient pas aussi sordides ou tragiques) dont l'action est avant tout verbale : au gré des échanges, se creuse un fossé entre le langage familial et celui du narrateur. Fossé phraséologique, culturel et idéologique en même temps.

Alors que le récit se livre dans un français standard fidèle à la norme scolaire, la langue de la famille et des jeunes villageois apparaît en italiques, pour en souligner les tournures. Exemple :

Les repas étaient faits uniquement de frites, de pâtes, très occasionnellement de riz, et de viande, des steaks hachés surgelés ou du jambon achetés au supermarché hard-discount. Le jambon n'était pas rose, mais fuchsia et couvert de gras, suintant.

Une odeur de graisse, donc, de feu de bois et d'humidité. La télévision allumée toute la journée, la nuit quand il s'endormait devant, *ça fait un bruit de fond, moi je peux pas me passer de la télé*, plus exactement, il ne disait pas *la télé*, mais *je peux pas me passer de ma télé*.

Il ne fallait pas, jamais, le déranger devant sa télévision. C'était la règle lorsqu'il était l'heure de se mettre à table : regarder la télévision et se taire ou mon père s'énervait, demandait le silence, *Ferme ta gueule, tu commences à me pomper l'air. Moi mes gosses je veux qu'ils soient polis, et quand on est poli, on parle pas à table, on regarde la télé en silence et en famille*.

A table, lui (mon père) parlait de temps en temps, il était le seul à en avoir le droit. Il commentait l'actualité *Les sales bougnoules, quand tu regardes les infos tu vois que ça, des Arabes. On est même plus en France, on est en Afrique*, son repas *Encore ça que les boches n'auront pas*.

Lui et moi n'avons jamais eu de véritable conversation. (p. 111)

- 3 On le devine, Edouard Louis a lu Pierre Bourdieu et Annie Ernaux. Dans l'extrait ci-dessus, un motif central de cette dernière fait l'objet d'une reprise : la tension entre la langue du père et celle du fils, le malaise éprouvé devant cette manière de s'exprimer. S'ajoute ici un procédé formel : l'usage répété d'adverbes ou d'adjectifs à modalité exclusive : « Les repas étaient faits *uniquement...* », « Il ne fallait pas, *jamais*, ... », « il était *le seul...* », « Lui et moi n'avons *jamais* eu... » (je souligne). Les mœurs populaires sont présentées comme une suite de situations figées ou prévisibles.
- 4 Mais quelque chose distingue ce récit d'autres expériences de transfuges sociaux célèbres en littérature (Jules Vallès, Henri Calet, ou, en Suisse, Gaston Cherpillod, Alberto Nessi) : alors que chez ceux-ci, comme chez L.-F. Céline, la langue ordinaire est présentée sur un mode *populiste* comme une manière crue mais authentique de dire le monde, Edouard Louis met en scène le langage familial de manière inverse : le voilà perçu sur un mode *misérabiliste*, comme véhicule de l'aliénation (alimentaire, médiatique, éducative, etc.) et de l'ignorance des pauvres. Phraséologie violente, raciste et autoritaire du père aussi, incarnée dans celle du Front national. Langue d'insultes et d'exclusion, présentée comme une lacune, un stigmate, bref une privation émotionnelle, culturelle ou sociale. Quant à la famille de Louis, elle affirme dans *Le Courrier Picard* (2 février 2014) ne pas se reconnaître dans le langage et les propos qui lui sont attribués. La dimension caricaturale de cette représentation romanesque ne fait pour elle pas de doute. En effet, cette langue a été stylisée et sans doute poussée à l'extrême de ses formes.
- 5 Le jeune Eddy subit ce langage familial sans le reconduire au-delà de sa personne : tout le récit de l'adolescence souffrante, donné en français standard, s'en distancie avec soin. Autrement dit, l'usage « populaire » se trouve rejeté sans autre forme de procès dans l'indignité sociale et politique. Dans le même ordre d'idées, on « en fini[t] avec Eddy » pour signer désormais d'un « Edouard » aux connotations bien plus prestigieuses, voire aristocratiques, comme d'ailleurs le pseudonyme patronymique « Louis ». Ainsi le roman conduit-il, en creux, à un éloge de l'accès à l'éducation et aux valeurs de la bourgeoisie urbaines, seule

chance d'échapper à l'obscurantisme provincial.

- 6 Certes, les personnages, tels le cousin Sylvain, sont décrits comme des victimes de la violence sociale : le narrateur ne les charge pas explicitement. Mais le jugement *implicite* que l'on peut déduire de ses remarques, n'est-il pas plus dévastateur ? Le point de vue assumé suscite un effet de description stigmatisante que la sociologie classique s'efforce de bannir. Constat fâcheux, puisqu'il implique que le dispositif narratif a échappé à son auteur. En effet, Edouard Louis se défend, dans les médias, de tout « racisme de classe » : à son frère, il présente le livre comme une « déclaration d'amour pour maman » mais « que personne ne [le] comprendrait »... (*Le Courrier Picard*). Cette incompréhension programmée tient selon moi à un jeu sur deux tableaux : Louis présente l'ouvrage comme un « roman » mais veut bénéficier de l'effet d'objectivation propre au témoignage et à l'étude sociologique. Avec, au cœur du « roman », des énoncés d'allure bourdieusienne comme : « [...] il n'existe d'incohérences que pour celui qui est incapable de reconstruire les logiques qui produisent les discours et les pratiques. » (p. 75) Ce livre, assure-t-il encore au même journal, aurait pu s'intituler *Les Excuses sociologiques*.
- 7 Le jeune auteur, on le voit, s'inspire d'intimidants modèles et l'on devine combien, à vingt ans, il est difficile de les tenir à bonne distance. Sans mettre en doute sa bonne foi, il est tout à fait possible de lire ce récit comme une ode (à *l'insu de son plein gré* ?) au monde de la culture et aux valeurs de la bourgeoisie qui auraient éclairé un provincial pauvre sur sa propre trajectoire. Autrement dit, Edouard Louis a livré ici moins la vérité de son monde social d'origine que le cliché, stylisé mais caricatural, qu'en attendent une partie des lecteurs cultivés qui lisent les romans contemporains publiés par Le Seuil. Nous voilà très loin des propos du chapitre « Comprendre » dans *La Misère du monde* de Bourdieu (1993)¹. Dans ce contexte, la réaction effarée de la famille d'Edouard Louis au livre n'est guère surprenante de même que les premiers signes d'une polémique médiatique : dans un compte-rendu très critique, un libraire spécialisé reproche au romancier le « massacre symbolique des siens »². Didier Eribon, quant à lui, a rédigé un compte-rendu admiratif du livre de son ancien élève et poulain qu'il défend bec et ongles³.
- 8 Exercé au nom de la littérature, un tel usage *misérabiliste* de la sociologie présente une population paupérisée sur le mode du manque et de l'aliénation. Le récit se fait alors instrument d'une revanche affective certes mise en forme mais nullement identifiable à la méthode sociologique. En effet, la distance critique à l'égard des valeurs, que l'on peut attendre des sciences sociales, demeure ici à sens unique : les outils symboliques acquis dans le monde lettré (savoirs, concepts, etc.) ne font pas l'objet quant à eux d'un regard *réflexif*, comme c'est le cas dans l'œuvre d'Annie Ernaux, infiniment plus complexe et mesurée sur ce plan. Le dispositif romanesque d'Edouard Louis (avec peut-être l'excuse du jeune âge et de la souffrance éprouvée) paraît ambigu et dérangeant, pour autant que l'on s'interroge au-delà d'une lecture empathique du roman⁴.

Notes

1 L'étudiant a récemment signé, à l'âge de vingt ans, un collectif scientifique consacré au sociologue : Edouard Louis (sous la dir. de), *Pierre Bourdieu, l'insoumission en héritage*, PUF, 2013.

2 Thibault Willems, « Suis-je le seul à être choqué ? », *Rue 89* en ligne, <http://rue89.nouvelobs.com/rue89-culture/2014/02/16/eddy-bellegueule-suis-seul-a-etre-choque-249946>, consulté le 19 février 2014. Le présent article était achevé quand la polémique s'est étendue, par exemple voir David Belliard, « Pour en finir vraiment avec Eddy Bellegueule », *Libération*, 2 mars 2014, <http://www.liberation.fr/culture/2014/03>

/02/pour-en-finir-vraiment-avec-eddy-bellegueule_983980, consulté le 5 mars 2014.

3 Didier Eribon, « C'est toi le pédé ? », 12 janvier 2014, <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140109.OBS1899/c-est-toi-le-pede-en-finir-avec-eddy-bellegueule.html>, consulté le 15 février 2014.

4 Travaillant sur les récits de transfuge dont je connais le corpus historique, j'ai immédiatement acquis ce livre après lecture de plusieurs éloges dans la presse (*Le Monde*, *Nouvel Obs*, *Le Temps*). Annie Ernaux, que j'estime beaucoup, avait recommandé ce livre dans *Le Monde*. Au tiers de la première lecture, l'émotion m'a saisi et j'ai écrit un message à l'auteur pour en témoigner. Or, à la deuxième lecture, un malaise a surgi et mon jugement a évolué. A la troisième lecture s'est forgée l'interprétation proposée ici, à rebours de celle qui a prévalu dans la presse. Cette réception en dit d'ailleurs beaucoup sur les valeurs implicites qui animent les journalistes littéraires : une telle unanimité suppose un consensus autour des récits transgressifs, mais aussi quant à la perception des milieux populaires paupérisés.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jérôme Meizoz, « Belle gueule d'Edouard ou dégoût de classe ? », *COntEXTES* [En ligne], Prises de position, mis en ligne le 10 mars 2014, consulté le 20 juillet 2015. URL : <http://contextes.revues.org/5879> ; DOI : 10.4000/contextes.5879

Auteur

Jérôme Meizoz

Université de Lausanne

Articles du même auteur

« **Écrire, c'est entrer en scène** » : la littérature en personne [Texte intégral]

Paru dans *COntEXTES*, Varia

Cendrars, Houellebecq : Portrait photographique et présentation de soi [Texte intégral]

Paru dans *COntEXTES*, 14 | 2014

Chapeau bas à deux jeunes chercheuses ! [Texte intégral]

Paru dans *COntEXTES*, Prises de position

Posture et biographie : Semmelweis de L.-F. Céline [Texte intégral]

Paru dans *COntEXTES*, 3 | 2008

Entre "jeu" et "métier" : la condition des écrivains aujourd'hui [Texte intégral]

À propos de Lahire (Bernard) avec la collaboration de Géraldine Bois, *La Condition littéraire : la double vie des écrivains*, Paris, éditions La Découverte, "textes à l'appui/laboratoire des sciences sociales", 2006, 620 p.

Paru dans *COntEXTES*, Notes de lecture

Introduction [Texte intégral]

Paru dans *COntEXTES*, 1 | 2006

Droits d'auteur

© Tous droits réservés